

PRÉFACE
POUR LA TURQUIE
DE CAMILLE ROGIER

PRÉFACE

POUR LA TURQUIE

DE CAMILLE ROGIER

Si jamais quelque chose a ressemblé à un récit des *Mille et une Nuits*, si une cité de la terre peut réaliser cet idéal féerique que l'Europe a peine à concevoir, mais que l'Orient accepte sans peine, c'est Constantinople, à son premier aspect, quand on arrive par le Bosphore.

On dirait d'une immense décoration, et en cela on ne se tromperait pas tout à fait; il suffit de mettre le pied sur ce rivage étrange, de gravir ces rues étroites et montueuses, d'aborder ces palais fragiles, pour se convaincre qu'il n'y a là, en effet, qu'une perspective d'opéra.

Mais faut-il nier l'impression d'un spectacle sublime, parce qu'on est admis à en visiter les coulisses poudreuses? Les Turcs ont évidemment le

sentiment du pittoresque ; seulement ils sont pressés de jouir et ne construisent pas pour la postérité : les mosquées et les tombeaux sont destinés à lutter contre le temps ; mais la maison d'un Turc ne doit pas durer plus que lui. Il campe plutôt qu'il n'habite. Les palais mêmes des sultans, surtout dans les parties modernes, sont construits en bois. Les marbres précieux de l'Asie et de l'Archipel ne leur ont fourni que des colonnes.

Aucune ville ne gagne davantage à être peinte, et aucune aussi n'offre plus de contrastes à l'observateur sérieux. Cette grandeur apparente, cette magnificence éphémère, il appartient à l'Europe de les recueillir et de les fixer à jamais dans le domaine des arts. Si tout cela doit s'abîmer quelque jour au coup de sifflet d'un machiniste inconnu, si le temps seul, ce qui d'ailleurs ne peut manquer, en efface les traits fugitifs, nous conserverons du moins précieusement l'image d'une splendeur qui n'a point d'égale et les fantaisies riches et variées d'une population la plus étrange et la plus poétique qui fut jamais.

Car, si la ville a des aspects merveilleux, la foule qui l'habite offre d'étonnantes ressources au crayon de l'artiste, des tons éclatants à son pinceau ; l'intérieur de ces maisons trompeuses a des mystères et des trésors que l'Europe connaît à peine, si curieuse qu'elle en soit. Beaucoup de peintres ont pu

rendre l'effet bizarre et chatoyant des rues, des places et des bazars encombrés d'une foule bariolée, les scènes calmes et pittoresques des cimetières ombragés de cyprès, les frais paysages de la côte d'Asie ; mais aucun jusqu'ici n'avait pénétré dans la vie intime de l'Orient, surpris les costumes des femmes, qui ne se montrent au dehors qu'affublées d'un vêtement uniforme et disgracieux. Nul n'avait pu saisir les physionomies charmantes et variées des habitantes du harem.

Un séjour de plusieurs années, des relations étendues et une série de circonstances favorables ont mis M. Camille Rogier en position de voir et d'étudier des détails de mœurs et de costumes qui avaient échappé à la plupart des touristes ; il a pu faire aussi dans les villes de l'Asie Mineure des voyages pénibles, et souvent dangereux, dont l'art et l'histoire profiteront ; car mille traits caractéristiques de mœurs, d'architecture et de costume ne se retrouveront bientôt plus que dans les pages de ce livre. Les barbaries s'en vont, emportant avec elles toutes les splendeurs d'un monde plus préoccupé du beau que du commode.

Ainsi, tour à tour, on verra passer, en feuilletant ce recueil, toutes les scènes de la vie mystérieuse et contemplative de l'Orient. Les Européens parlent beaucoup de poésie, les Orientaux la mettent en action. A peine débarqué à cette échelle de Top-

Khané qui forme le frontispice, vous êtes déjà en pleine couleur locale ; vous donnez un dernier regard aux caidjis, dont les vêtements brodés et les chemises de soie à manches flottantes brillent sous un rayon de soleil ; et, dès les premiers pas que vous faites dans une de ces étroites ruelles, vous vous trouvez au milieu d'une population fourmillante d'Arméniens, de Grecs, de Juifs, de Tartares, de Circassiens, de Turcs d'Europe et d'Asie, d'Albanais, d'Ioniens, de Persans et d'Arabes, vrai bal travesti en plein jour, Babel d'idiomes, où le cardinal Mezzofanti trouverait des interlocuteurs pour toutes les langues qu'il sait. Vous êtes coudoyés par les hamals, qui vous crient : gare ! forcés de vous coller contre le mur par le cheval lancé au galop d'un chef arnaute qui passe, étincelant de dorures et d'armes précieuses ; tout en marchant, vous voyez dans les boutiques des barbiers les croyants qui se font raser la tête et tailler la barbe, antithèse complète des habitudes européennes ; le café où l'on vient fumer le narguilé et la chibouque au son d'un orchestre chevrotant composé de trois Valaques nasillards. Plus loin, c'est un couvent de derviches, avec leurs cônes de feutre gris sur la tête, qui d'un air béat égrenent leur chapelet ; ici, les boutiques de pâtissier vous offrent leurs sorbets à la neige, leurs crèmes au caramel et leurs délicieux gâteaux à la pistache ; là, les fritures grésillent dans la poêle, les fruitiers en-

foncent le couteau dans la chair rose de la pastèque, et étalent des légumes étranges. Maintenant c'est un santou qui magnétise un malade dans la rue ou exorcise un possédé. Tout d'un coup, cette foule pressée s'ouvre et se range, des eunuques à cheval distribuent des coups de bâton à droite et à gauche ; ils précèdent un vaste arabas doré, traîné par des bœufs, enfermant tout un harem qui va se divertir aux eaux douces d'Europe ou à celles d'Asie ; ou bien c'est un convoi de l'Église grecque ayant en tête des papes couronnés comme des empereurs du Bas-Empire, à moins que ce ne soit le sultan lui-même, faisant à cheval son pèlerinage du vendredi à une des mosquées de la ville, accompagné d'officiers à la poitrine constellée d'ordres de diamants.

Si, pénétrant plus loin, vous arrivez au centre de Stamboul, vous vous engagez dans une sorte de ville souterraine aux passages voûtés, aux murailles épaisses, aux galeries sombres, à travers une architecture massive et trapue qui rappelle le style byzantin. Vous voilà au grand bazar, l'entrepôt des richesses du monde. On ne saurait imaginer un coup d'œil plus splendide ; c'est un ruissellement de pierres aux folles bluettes, aux phosphorescences soudaines, un amas de brocarts d'or et d'argent dont les plis raccrochent la lumière, d'armes damasquinées de formes bizarres et d'un travail merveilleux qui jettent des éclairs du fond de l'ombre, tout ce

qu'a pu réaliser le luxe d'un peuple qui trouve les contes de fées vraisemblables.

En sortant des bazars, vous rencontrez à chaque pas des mosquées blanches et silencieuses dont les dômes et les minarets s'élèvent hardiment du milieu de leurs touffes de platanes séculaires et frappent l'imagination par leur masse imposante; des bains surmontés de coupoles, où les hommes et les femmes viennent, à diverses heures, livrer leur corps aux délices du massage; des fontaines de marbre blanc aux grillages dorés, fondations pieuses de bons musulmans.

Au cœur de la ville, le vieux sérail dresse ses hautes et sombres murailles, tandis que le nouveau fait une pointe dans la mer, en brochant de riants jardins les vieux remparts des Paléologues. A l'autre extrémité, le château des Sept-Tours et l'aqueduc de Valens terminent la perspective de cette langue de terre, comprise entre la Corne d'Or et la mer de Marmara.

N'est-ce pas là un théâtre merveilleusement bien disposé pour les personnages qui vont défilier devant vos yeux! Plus heureux que le simple voyageur, vous verrez, grâce à M. Camille Rogier, ce qui échappe aux investigations du touriste : ces fleurs parfumées du harem, ces visages blancs et délicats, que le soleil n'a jamais flétris et qui ont bien voulu déposer leur voile devant notre peintre. Beaucoup de gens

pourront être surpris de la tournure et du style de certains de ces costumes, différents, sur bien des points, des idées que nous nous sommes faites à cet endroit. L'Orient n'est pas, à beaucoup près, aussi immuable qu'on veut bien le croire. Constantinople a ses modes comme Paris. Dans l'oisiveté du harem, l'imagination des femmes travaille; à quoi peut penser une femme qui rêve, française ou turque? A sa toilette. Ces rêveries se traduisent en toutes sortes de caprices de coupe, de couleur, gracieux, charmants ou bizarres, que le crayon de l'artiste a saisis avec bonheur. Son recueil vous les montrera, l'été, se répandant sous les ombrages, dans les jardins, dans les kiosques au bord du Bosphore, assises sur des tapis, à l'ombre des gigantesques platanes ou des cyprès verts et robustes qui couronnent les hauteurs où s'assied magnifiquement le faubourg de Péra, savourant la fraîcheur des brises qui viennent de la mer Noire; l'hiver, à demi couchées autour du Tendour, se livrant à des causeries familières, écoutant des récits merveilleux, sous le double charme de la vapeur du tombach et du parfum des cassolettes.

Toutes ces beautés ont été rendues par M. Rogier avec une grâce et une délicatesse qui n'excluent pas la science et la largeur de l'effet. Ne voyez pas ici de frivoles croquis, où l'art est sacrifié à une vaine élégance; c'est une œuvre sévèrement conçue, exécutée

avec amour et conscience, et dans un but d'utilité générale. Chaque planche est à la fois un tableau et un document que l'on peut consulter en toute certitude; pas un seul coup de crayon n'est donné au hasard; où l'homme du monde verra une tête gracieuse comme une vignette de keepsake, le connaisseur une figure bien posée et bien dessinée, l'artiste trouvera des renseignements précieux, le voyageur des détails qui le charmeront par leur exactitude; le poète et l'historien trouveront aussi leur profit à consulter cette rare et curieuse collection, résumé des observations et du travail de quatre ans, et qui, au mérite du dessin, joint celui de satisfaire un des rêves de l'imagination européenne, toujours préoccupée des mystères impénétrables du harem (1).

Décembre 1846.

(1) L'auteur n'avait encore visité ni Constantinople ni l'Orient lorsqu'il écrivit ces pages remarquables.

LA

RÉPUBLIQUE DE L'AVENIR

LA

RÉPUBLIQUE DE L'AVENIR

La République ! certainement nous l'acceptons et nous la voulons sans aucune arrière-pensée, franchement, loyalement ; mais le titre seul ne suffit pas, il nous faut la chose. Toutefois, qu'on se rassure, nous ne sommes nullement un républicain de la nuance la plus foncée. Beaucoup de gens parmi ceux qui la craignent et plusieurs parmi ceux qui l'aiment se figurent la République avec un accompagnement obligé de guillotine, de maximum, d'assignats, de comité de Salut public, de Montagne, de loi agraire et autres moyens terroristes. Cette idée est la plus fausse qui se puisse concevoir. République veut dire la chose publique, la chose de tout le monde, le gouvernement de tous par tous ; ce gouvernement se réalise au moyen du suffrage universel, qui abolit virtuellement les privilèges de naissance et de la

fortune, puisque chacun est électeur et éligible. L'égalité de droits et de devoirs devant la loi efface dans la société prise au point de vue abstrait jusqu'aux dernières lignes de démarcation. Sous la République les hommes sont égaux, libres et frères; mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils doivent porter des bonnets phrygiens, se proclamer sans-culottes et se couper réciproquement la tête, à l'instar de 93.

Grâce à la détestable éducation universitaire que nous recevons, on s'est toujours formé en France, d'après le *De viris illustribus* et le *Selectæ à profanis*, un idéal de république farouche, pauvre et mal nourrie. Le brouet noir de Lacédémone et les légumes de Cincinnatus ont été proposés à l'admiration de la jeunesse par des maîtres de pension qui avaient leurs raisons pour cela. Les mauvaises études classiques sont pour beaucoup dans le côté odieux de la première Révolution. Si les démagogues d'alors avaient été un peu plus instruits, ils auraient modéré leur enthousiasme à l'endroit du Brutus de Tarquin et du Brutus de César, tous deux patriciens et aristocrates, et de Sparte, ville libre, que servaient deux cent mille Ilotes, plus maltraités que des nègres.

Laissons donc en arrière ces déplorables imitations, ces sanglants archaïsmes, et tâchons de faire une République entièrement nouvelle; le pire plagiat est celui de l'échafaud et de la misère.

Quelque forme de gouvernement qu'on adopte, il ne faut pas oublier qu'elle repose sur des individus doués de penchants invariables, de passions éternelles comme l'humanité. Les religions, les morales, les gouvernements qui contrarient au delà d'une certaine limite ces instincts fondamentaux, ces forces vives, s'usent fatalement et sont éliminés au bout d'une certaine période que l'on pourrait préciser. Sans s'être donné le mot, la famille humaine marche d'un pas lent, mais égal, vers un but unique : le bonheur.

Obéissant à des lois pour ainsi dire mathématiques, l'humanité s'arrange dans la proportion suivante : l'homme, la société, la religion. L'homme est le type; la société et la religion, dont les noms ont la même signification étymologique, en réunissent les individus et les dirigent matériellement et spirituellement, toutefois à la condition de n'exiger de lui que les sacrifices possibles à sa nature. Partie du jardin Édénique, l'humanité veut y retourner.

Quel est l'instinct le plus vif de l'homme? Celui de la liberté. Pourquoi désire-t-il être libre? Pour chercher le bonheur. Qu'est-ce que le bonheur? C'est le bien-être intellectuel et physique acquis sans faire tort à personne. Or, aucun état social ne permet cette recherche comme la République telle que nous l'entendons, c'est-à-dire opulente, splendide, spirituelle et polie; nous ne concevons pas la Répu-

blique chagrine, misérable, inculte et brutale. Nous comprenons l'idéal en plus, mais non l'idéal en moins. Qu'on rêve de rendre les pauvres riches, cela est naturel; mais rendre les riches pauvres n'est pas dans la logique du désir, émission ascensionnelle de l'âme vers la félicité; en un mot, pour atteindre le niveau, nous aimerions mieux, au besoin, hausser les petits que décapiter les grands. La médiocrité ne saurait être un but, et nous repoussons de toutes nos forces l'égalité des envieux. On a supprimé les titres de noblesse; nous aurions préféré qu'on déclarât gentilshommes tous les citoyens français. En effet, n'est-il pas noble dans le plus beau sens du mot celui qui n'obéit qu'à la loi et n'a d'autre servitude que la servitude du devoir? Le titre de citoyen romain était supérieur jadis à celui de roi; qu'il en soit ainsi du titre de citoyen français.

L'égalité mal comprise est la source de toutes les dissensions. La société, en bonne mère, ne doit avoir de préférence pour aucun de ses enfants, mais elle ne peut pas faire qu'ils soient pareils. Dans une course, pour nous servir d'une comparaison grossièrement intelligible, on place pour le départ les chevaux sur la même ligne; mais au bout de quelques secondes les distances s'établissent et les concurrents se classent suivant leur force. Autrefois, certaines races pouvaient seules descendre dans la lice, ou obtenaient une avance considérable, tandis que

d'autres couraient, une entrave au pied. En République point de faveur au départ, mais, une fois lancé, chacun galope avec ses jambes.

Comme l'entendent certains théoriciens, l'égalité est contraire à la conformation de la planète que notre race peuple; le milieu moral répète le milieu physique. Écrasez les montagnes, remplissez les vallées, faites la plaine partout, et le globe périra. Les eaux privées de leurs pentes s'extravaseront au hasard ou tariront, n'étant plus assemblées par les cimes; des vents furieux balayeront cette boule dénudée et rendue inhabitable. Le monde social est exactement construit de même; tout s'y étage d'après des lois que rien ne peut faire dévier. L'égalité absolue y serait aussi absurde que dans le monde matériel. Les idées, les richesses prennent leurs cours suivant les différences des niveaux et se distribuent d'elles-mêmes. Maintenant, doit-on guillotiner la montagne, cette aristocrate involontaire, sous prétexte qu'elle opprime la vallée ou qu'elle choque l'orgueil de la plaine? Ceci, bien entendu, n'empêche pas de combler les fondrières, de rectifier le cours des torrents, de dessécher les marais pestilentiels, au propre et au figuré; mais tout ce qu'on tentera contre la constitution planétaire, physique et morale du monde où nous vivons ne peut qu'amener d'affreuses et déplorables catastrophes.

Il y aura toujours parmi les hommes une aristo-

cratie que nulle république ne supprimera, celle des poètes ; par poète nous n'entendons pas seulement ceux qui assemblent des rimes, mais nous ramenons ce nom à son beau sens grec — ceux qui font ou qui créent. — Le conquérant, l'artiste, le législateur, le savant sont des poètes, lorsqu'ils ont trouvé une idée, une forme, une vérité, un fait ; autour de ces centres lumineux le reste de l'humanité s'équilibre et gravite avec le même plaisir impérieux que le satellite autour de sa planète.

Pour nous, l'égalité n'existe donc qu'à l'état abstrait et politique ; chercher à l'étendre au delà, c'est méconnaître les lois de la nature, les mathématiques générales et les volontés de Dieu, ce grand harmoniste qui produit l'unité avec la diversité.

Abaisser les barrières, ouvrir les portes, rompre les entraves, offrir à tous les mêmes facilités et le même entraînement, voilà ce que doit et peut la République. Là s'arrête l'action gouvernementale ; l'action sociale bien dirigée aplanit encore quelques obstacles, mais il faut ensuite admettre l'action individuelle. La valeur de chacun fait le reste. Cette valeur, qui, prise isolément, peut paraître injustement distribuée, contribue, dans le balancement général, à la grande unité.

En République, la politesse la plus exquise doit régner, contrairement à l'idée de certains démocrates qui s'imaginent que l'absence de formes, le tutoie-

ment et autres grossièretés sont des signes d'indépendance ; il faut saluer dans chacun la possibilité de tout. Citoyen ne doit pas plus se dire que marquis, c'est une affectation inverse. *Monsieur*, qui veut dire : « *Mon ancien*, » manque de justesse, dit par quelqu'un de jeune. Les Espagnols, ce peuple monarchique, ont un beau mot que les républicains devraient bien adopter ; ils s'appellent entre eux : *hombre* (homme).

Les bonnes manières, l'élégance et l'art s'accordent très bien avec la liberté. L'absence d'une cour a-t-elle pour résultat de supprimer le luxe, l'éclat, la beauté ? De ce qu'il n'y a plus de rois, nous n'inferons pas qu'il n'y aura plus de palais. Outre les grands édifices publics nécessités par la nouvelle vie sociale, tels que les chambres pour les Parlements, les forums pour les délibérations politiques et les élections, les habitations des hauts fonctionnaires, le peuple, devenu souverain, exigera pour tous les endroits où il se réunit une splendeur que nous appellerons encore royale en attendant que nationale ait pris le même sens. Nous croyons fermement que les artistes trouveront d'aussi nobles formes pour ces Versailles populaires qu'ils en ont inventé autrefois pour les fantaisies de Louis XIV.

Nous n'adoptons nullement pour idéal de la cité de l'avenir le symbole de la ruche. Nous espérons n'être pas réduits à la cellule uniformément hexagone de

l'abeille ; nous comptons bien qu'il y aura beaucoup d'hôtels sculptés et dorés sous la jeune République. Ce seront les chaumières qu'on abattra, et non les châteaux.

Ces châteaux, se les transmettra-t-on par voie d'hérédité ? Pourquoi pas ? L'homme possède imprescriptiblement deux choses : son âme et son corps, c'est-à-dire son intelligence et sa force ; de l'union de ces deux puissances dirigées par la volonté il résulte le travail qui produit tout ; un propriétaire n'est qu'un travailleur capitalisé ; toute propriété est le produit d'un travail, soit récent, soit ancien. Nous admettons même, contre l'opinion de certains théoriciens modernes, que la conquête et la spéculation ont pu créer la propriété. La conquête, c'est la victoire, c'est la récompense d'efforts militaires ; la spéculation, c'est souvent l'idée et parfois le bonheur, puissance distributive et mystérieuse dont on ne saurait nier le bon droit. L'héritage, « cette main tendue par le père à l'enfant à travers le mur du tombeau » relie les générations entre elles et établit le beau dogme de la réversibilité. D'ailleurs, n'héritons-nous pas collectivement des races antérieures ? Cette civilisation dont nous jouissons n'est-elle pas le produit des efforts et des travaux de nos ancêtres ? Cette terre fertile que nous foulons, ils l'ont défrichée. Le travail crée des valeurs qui n'existaient pas, sans rien prendre aux paresseux ni aux pauvres.

Jamais les riches n'ont ruiné personne ; ils ne sont que des pompes aspirantes et foulantes qui renvoient en pluie l'or qu'ils attirent ; pour prévenir l'accaparement, la nature prévoyante donne au père avare un enfant prodigue, et tout se balance.

Le meilleur moyen pour que les pauvres piétons du trottoir aillent un jour en voiture, c'est qu'il y ait sur la chaussée beaucoup de calèches, de berlines, de coupés et de phaétons. A force de faire des carrosses pour les autres on finit par en garder un pour soi ; dans un avenir qui pourrait être fort prochain, personne ne marchera. Le transport en commun réalise déjà ce progrès sous de petites proportions.

L'humanité s'émancipe peu à peu. Aux esclaves ont succédé les serfs, aux serfs les ouvriers ou les prolétaires, comme on les appelle aujourd'hui. L'amélioration est sensible, mais bientôt l'ouvrier sera affranchi lui-même. L'esclave obéissait à son possesseur, qui avait sur lui droit de vie et de mort, le serf à son seigneur d'après certaines conditions ; l'ouvrier n'obéit qu'au travail ; mais voici qu'un esclave nouveau va le remplacer près de ce dur maître ; un esclave qui peut haleter, suer et geindre, marteler jour et nuit dans la flamme sans qu'on ait pitié de lui. Ces bras de fer remplaceront les frêles bras de l'homme. Les machines feront désormais toutes les besognes pénibles, ennuyeuses et répugnantes. L'homme s'occupera seulement de ce qui exige de la

pensée, du sentiment ou du caprice, de tout ce qui doit recevoir, sous la magnétisation immédiate de la main, l'impression directe du cerveau. L'art se généralisera à un point qu'on ne peut concevoir et donnera son empreinte à une foule de produits.

Le républicain, grâce à ses ilotes de vapeur, aura le temps de cultiver son champ et son esprit. Tout ce qui ne sera pas artiste sera agriculteur. La terre ne demande pas mieux que de nourrir ses enfants. Ceux qui voudront se reposer auront la permission de le faire, c'est bien le moins; sous un régime de liberté, personne n'est oisif; consommer, c'est travailler; penser, c'est agir.

Nous la voulons fermement cette belle république athénienne, pleine de lumière et de bourdonnements joyeux, chantée par le poète, sculptée par le statuaire, colorée par le peintre, employant pour le bonheur de ses fils toutes les ressources des sciences et des arts, offrant à tous les pieds ses escaliers de marbre blanc et découpant, sur un ciel d'un bleu tranquille, les frontons de ses palais et de ses temples.

(*Le Journal*, 28 juillet 1848.)

L'ATELIER DE M. INGRES

EN 1848